

# La découverte de l'Amérique

Simon Labrecque, chercheur indépendant

*Merci pour un continent à piller  
pis à empoisonner.*

*Merci pour les Indiens qui fournissent  
un minimum de défi pis  
de danger.*

William S. Burroughs, extrait de  
« Prière de l'Action de Grâce »<sup>1</sup>

Une discussion éditoriale récente m'a amené à me poser une série de questions sur la découverte de l'Amérique. Que dit-on, aujourd'hui, et en particulier ici dans la vallée du Saint-Laurent, lorsqu'on prononce ou écrit cette expression : la découverte de l'Amérique? Qui parle de quoi, de qui, et comment? Que peut-on supposer à ce propos sans trop courir le risque de se tromper? Peut-il y avoir d'autres réponses à ces questions que des réponses conjoncturelles, contingentes, partielles et partiales?

Il me semble que cette expression, la découverte de l'Amérique, pose *problème*. Devant un problème, on peut tenter au moins deux choses, qui ne sont pas nécessairement mutuellement exclusives mais qui impliquent deux angles d'approches. On peut chercher à résoudre ou régler le problème au plus vite, ou chercher à le comprendre en tant que tel, en tant que problème, en tant que question. Par tempérament, je préfère le second angle d'approche. Qu'en est-il, donc, de la découverte de l'Amérique?

\*  
\*\*

---

<sup>1</sup> Je traduis la *Thanksgiving Prayer* qui date de 1986.

---

## Résumé

Cet article propose une analyse des conditions et des conséquences de l'usage tenace de l'expression « la découverte de l'Amérique ». Qui découvre qui et quoi, quand et comment, selon cette expression? Devrait-on prendre pour acquis que l'usage, voire la mention de cette expression reconduit, sinon cautionne une situation coloniale historique qui perdure jusqu'à aujourd'hui? Certains usages de l'expression participent-ils à une critique de la domination et de l'exploitation coloniales? Je propose des pistes de réponse à ces questions en recensant quelques usages significatifs et quelques mentions stimulantes de l'expression « la découverte de l'Amérique ». Ce faisant, je montre comment l'idée même d'une « découverte » du continent dit américain a fonctionné et continue de fonctionner comme une traduction politique et juridique de certaines des réalités matérielles et symboliques rencontrées par les peuples autochtones et allochtones du continent.

---

Par son simple emploi (qui, justement, n'est peut-être jamais simple), par sa présence dans un discours, ce syntagme, « la découverte de l'Amérique », donne immédiatement l'impression de reconduire ou de reproduire ce qu'on désigne comme « la doctrine de la découverte » en droit international public<sup>2</sup>. Par ces mots, la découverte de l'Amérique, dit-on jamais autre chose, en effet, que la venue à l'existence mondiale ou mondaine d'un continent entier – l'Amérique ou, pour pluraliser d'emblée, les Amériques –, au moment où y mirent le pied quelques marins venus d'un autre continent, qu'on qualifie depuis de « vieux » continent par contraste avec le « Nouveau monde »? Ce faisant, il semble qu'on situe ou resitue le centre du monde, sinon le monde lui-même, sur cet autre continent. À tout le moins, on voit et partage le monde à partir de cet autre continent (par ailleurs lui-même pluriel, problématique), l'Europe.

La découverte de l'Amérique par l'Europe est en ce sens la condition de ce qu'on a ensuite appelé l'exploration de l'Amérique, qui a

---

<sup>2</sup> À ce sujet, et notamment sur la bulle papale *Inter Cetera* (1493) et sur la décision *Johnson v. McIntosh* de la Cour suprême des États-Unis (1823), voir Steve Newcomb, « Five Hundred Years of Injustice: The Legacy of Fifteenth Century Religious Prejudice », *Shaman's Drum*, automne 1992, pp. 18-21.

d'emblée été de pair avec son exploitation, sa colonisation, sa conquête, son appropriation violente, son dépeuplement puis son repeuplement. Ce que désigne généralement cette expression, la découverte de l'Amérique, c'est donc à la fois une fin et un début. C'est la fin d'un monde – *Un monde était leur empire*, titrait Philippe Panneton, alias Ringuet, en 1943, dans son ouvrage de vulgarisation des savoirs sur les civilisations dites précolombiennes – et c'est le début d'un autre monde – *Le nomos de la terre*, selon le titre de l'ouvrage de Carl Schmitt paru en 1950 sur les transformations du droit public européen. La découverte de l'Amérique, selon Schmitt, c'est effectivement le moment d'unification du globe ou de mondialisation de la planète, c'est-à-dire de la réduction de plusieurs mondes en un seul, réputé objectif.

\*  
\*\*

Il est tentant de vouloir corriger ou amender toute apparition, toute mention ou tout usage de cette expression, la découverte de l'Amérique, pour signaler que l'Amérique n'a pas *vraiment* été découverte<sup>3</sup>. Cette tentation de la correction, de l'amendement, sinon de l'effacement ou de l'interdiction, me semble liée à la vive impression que la notion même de découverte implique une négation ou une dévalorisation radicale de ce qui existait ici avant, c'est-à-dire de la vie de milliers de peuples dits autochtones au continent dit américain. En parlant de découverte, on sous-entendrait automatiquement qu'il n'y avait *rien*, ici, avant. Plus précisément, en termes politiques, on sous-entendrait qu'il n'y avait rien qui vaille, rien d'autre qu'une *terra nullius*, en particulier parce qu'il y avait absence d'État souverain (forme européenne par excellence). C'est cette absence, sous-entendue et postulée théoriquement, mais aussi produite activement avec l'invasion et l'importation de la forme État, qui justifierait ou légitimerait la « prise de terres » coloniale. Or, on le sait bien – et c'est peut-être

<sup>3</sup> Sur les multiples apories qui minent et travaillent la distinction entre « mention » et « usage » en philosophie du langage, voir Jacques Derrida, *Limited Inc.*, Paris, Galilée, 1990.

tout ce que la plupart d'entre nous savent sur ces choses –, il n'y avait pas *personne*, ici, avant; il y avait même beaucoup de monde! La « découverte » dont il s'agit est plutôt celle d'un peuple par un autre, ou de plusieurs peuples par quelques autres, plutôt que la découverte d'un espace vide.

La vive impression que la notion de découverte suppose, postule, requiert et même produit et reconduit nécessairement un tel vide me semble elle-même problématique. D'une part, en effet, cette impression me semble fonctionner par le truchement d'une compréhension ou d'une interprétation réductrice de ce qu'est une découverte. Bien sûr, comme nous l'ont montré la philosophie, l'histoire et la sociologie des sciences depuis plusieurs décennies, les découvertes sont *en vérité* des inventions : ce sont des constructions, des mises en lumière particulières de la réalité, ou d'une réalité. Toutefois, dans le mot même de découverte, en particulier dans la notion de « découverte scientifique », j'entends moins la postulation d'un néant, d'un vide, d'un rien initial, que celle d'une existence préalable. Seulement, cette existence est invisible ou mal visible, cachée, couverte. Dé-couvrir, c'est donc littéralement lever cette couverture, ce voile duquel se recouvre la nature<sup>4</sup>. En ce sens, découvrir n'implique pas nécessairement de maîtriser, contrôler ou dominer ce qui a été découvert, mais simplement de (re)connaître.

Ainsi, on dira qu'Isaac Newton a *découvert* la gravité en tant que loi – ou, en d'autres mots, qu'il l'a *mise en forme* –, mais qu'il n'a pas *inventé* le phénomène lui-même, « la chose », ou dans ce cas-ci, la force, ni qu'il a engendré un « droit » de la maîtriser! La gravité

<sup>4</sup> Il y aurait ici à reprendre ou à faire connaître une longue série de considérations philosophiques sur le savoir, la science ou la philosophie comme dé-voilement, de l'énoncé présocratique selon lequel « la nature aime à se voiler » aux commentaires de Heidegger sur la Technique comme Arraisonement (*Ge-Stell*), en passant par les réflexions de Nietzsche, notamment dans la préface à la seconde édition du *Gai savoir*, sur la « volonté de savoir » comme volonté de dévoiler. Ce dernier travaille explicitement la dimension sexuée ou genrée qui résonne avec le voilement et le dévoilement de « la nature ». Nietzsche travaille aussi cette idée cruciale qu'ultimement, il n'y a *rien* derrière les voiles et les masques, et que c'est précisément pour cela qu'il faut savoir s'arrêter, remonter, apprendre à habiter les surfaces plutôt qu'insister pour creuser.

existait avant Newton et elle était même une condition de possibilité de son existence... Elle existe aussi après et la force elle-même n'est pas « contrôlée »; on s'y adapte par des calculs, tout au plus. Sur ces questions, il est sans doute possible de défendre un constructivisme plus radical encore, mais il me semble que cela ne changerait rien quant aux enjeux liés à la découverte de l'Amérique.

Qu'en est-il, au juste, de ces enjeux? D'autre part, donc, et de manière plus circonscrite, ce cas précis de la découverte de l'Amérique est singulièrement problématique quant au(x) lien(s) entre l'usage contemporain de l'expression et le traitement qui est du même coup dévolu à ce qui a précédé la découverte (nommément, les modes d'habitations des peuples autochtones, qui perdurent aussi « malgré » la découverte, comme « sous » elle et qu'on voit « ressurgir » aujourd'hui). Tout se passe comme si la postulation d'un néant, d'un vide ou d'un rien antérieur à l'arrivée des Européens avait été construite a posteriori par des gens qui savaient très bien, en vérité, qu'il ne s'agissait là que d'un fantôme, une projection, une création, une vue de l'esprit. La découverte de l'Amérique est singulière, en effet, car même dans le récit qu'on pourrait qualifier de canonique, et peut-être *surtout* dans ce récit, qui l'attribue au marin génois Christophe Colomb, travaillant pour le compte de Ferdinand et Isabelle de Castille, il est entendu que Colomb lui-même ne croyait pas arriver, ni être arrivé, en un lieu vide, inoccupé ou inhabité. Bien au contraire! On raconte en effet qu'il cherchait les Indes, c'est-à-dire une voie d'accès à une civilisation déjà connue, pour commercer. On raconte également qu'il a rencontré des autochtones dès qu'il a mis le pied à terre de ce côté-ci de l'Atlantique.

\*  
\*\*

Dès lors que Colomb lui-même ne semble pas avoir cru découvrir quoi que ce soit, sinon un passage vers l'Orient via l'extrême-Occident – un geste qui tient plus de la démonstration que de la découverte –, il est d'autant plus tentant de rejeter entièrement cette expression, la découverte de l'Amérique. Par-delà ce qu'a pu croire ou écrire Colomb lui-même, il est de surcroît généralement admis

que sa méprise existe et qu'elle est risible. C'est le plus souvent sur cette base qu'on rejette l'idée même de la découverte de l'Amérique. Il est pour le moins étrange que cette idée soit simultanément répétée et critiquée, enseignée telle quelle et immédiatement amendée, jusqu'à nos jours.

Dans une émission de radio sur le théâtre de marionnettes à Berlin, Walter Benjamin raconte qu'on se moquait allégrement de Colomb devant les enfants. Au tournant des années 1930, Benjamin résume ainsi un tableau vivant intitulé « La découverte de l'Amérique », s'adressant à son public radiophonique en prenant la voix du marionnettiste qui s'adresse à son public rieur :

Voici, pour commencer, Christophe Colomb, alors qu'il est occupé à découvrir l'Amérique. Le ciel, comme vous aurez la bonté d'le voir, est sombre mais la mer est calme et attend d'voir venir. Les marins d'Christophe trottent sur le pont, tantôt ils crient « terre », tantôt ils s'embrassent, tantôt ils s'jetent aux pieds d'Christophe. Lui est tranquille et, adossé au mât, il dit d'une voix grave, en tendant le doigt : « Pour sûr, c'est l'Amérique! » Au fond dans le brouillard, vous manquerez pas d'remarquer une ligne verte où les vagues viennent s'briser et où se tient un homme tout nu avec sa feuille de vigne. C'est une sentinelle, postée là par l'Amérique. Apercevant le bateau, il s'écrit dans sa langue maternelle : « Qui va là? » Ce à quoi l'Christophe répond : « J'm'appelle Colomb, mon brave. » « Qu'est-ce que vous voulez? », demande l'homme du Nouveau Monde. « Juste un peu découvrir. » « C'est tout? » dit l'autochtone et se mettant au garde-à-vous, il dit : « Approchez, ça fait longtemps qu'on attendait d'être découverts. » Et c'est comme ça que ça s'est fait, la découverte de l'Amérique, qui est une république et que j'ai toutes les raisons d'pas vous recommander, car suffit qu'cette république prenne un roi pour devenir une monarchie et c'est bien compréhensible<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> Walter Benjamin, *Lumières pour enfants. Émissions pour la jeunesse*, texte établi par Rolf Tiedemann, trad. de l'allemand par Sylvie Muller, Paris, Christian Bourgois éditeur, coll. « Titres », 2011, pp. 36-37. Tout le passage cité est entre guillemets dans le texte.

Dans ce « beau discours », comme le dit Benjamin, l'Amérique prend le masque d'un groupe de musique, d'une troupe de théâtre, d'un acteur ou d'une actrice, c'est-à-dire de celles et ceux dont ont dit qu'elles ou ils « attendent d'être découvert(e)s » ou « mis(es) sur la map ». Un hégélien parlerait peut-être ici d'un universel désir de reconnaissance, tout comme plusieurs hégéliens canadiens parlent insatiablement d'un tel désir dans leur approche de la politique autochtone contemporaine<sup>6</sup>.

L'auteur de *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* n'était assurément pas aveugle au fait qu'une telle « découverte » signifie, dans un cas comme dans l'autre, « l'entrée sur le marché », la captation dans l'économie marchande, la capture par le capitalisme. Le doute exprimé dans la question en retour de la sentinelle de l'Amérique à l'énonciation de la volonté de découverte – « C'est tout? » – signale de surcroît que Benjamin, tout comme le marionnettiste et son public d'enfants berlinois, étaient au fait que bien d'autres choses avaient en vérité eu lieu : la prise de terres, les guerres de conquête, l'exploitation, les meurtres de masse, les maladies, les réserves, les pensionnats, etc. C'est ça, la découverte de l'Amérique. Pas de quoi rire!

\*  
\*\*

Aujourd'hui encore, on rit parfois de Colomb et de sa soi-disant découverte. On le fait parfois en lien direct avec les luttes autochtones contemporaines, c'est-à-dire de manière très sérieuse. Par exemple, dans la réédition de son premier livre, *Les chiens*

---

<sup>6</sup> Pour une critique incisive de la politique libérale dite « de la reconnaissance », notamment associée aux travaux de Charles Taylor, voir Glen Sean Coulthard, *Red Skin, White Masks: Rejecting the Colonial Politics of Recognition*, préface de Taiaiake Alfred, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2014. Le livre de Coulthard utilisant abondamment les écrits de Franz Fanon en traduction anglaise, il serait des plus intéressants de traduire son texte au Québec, en français, et d'ainsi pouvoir retravailler Fanon (et sa réception anglophone) en langue originale, qui est aussi une langue coloniale.

*s'entre-dévorent... Indiens, Blancs et Métis dans le Grand Nord canadien*, d'abord publié en 1977, le géographe Jean Morisset revient sur le positionnement de celles et ceux qui « font du terrain » chez les peuples autochtones, qui reviennent en ville publier quelque récit, puis qui « font fortune » de cette façon. Il écrit :

Mercenaires ontologiques, capteurs d'âmes et voleurs d'esprits, qu'en est-il? Les règles du jeu sont inégales et nous le savons tous, d'une manière plus ou moins consciente.

Il n'y a pas d'Académie des Wendigos ou de Conseil des Arts des Manitous qui auraient pour mission d'imposer des préceptes aborigènes transnationaux et des codes d'éthiques chamaniques afin de prévenir les appropriations morales déguisées en bonnes intentions et dont l'humanité fait son profit... depuis la dérive des continents.

Quelque part entre Nitchequon, Marajo, Nuuk ou la Patagonie, il n'y a pas de juge en chef de la grande Sauvagerie imposant, sous la houlette de commissaires Sagamos désignés, des audiences publiques ainsi qu'une ou deux études d'impact pour savoir si Christophe Colomb avait le droit ou non de découvrir le Nouveau Monde, si Jacques Cartier était autorisé, et sous quels termes, à remonter la Grande Rivière de Canada et si Pedro Cabral était justifié d'entrer à Rio sous l'autorité des Toupi-Gouaranis!

Ils avaient bien raison, sauf que Colomb n'a jamais su ce qu'il avait découvert. Et la seule évidence qui perdure est la suivante : c'est plutôt Colomb qui a été découvert par un monde qui n'était nouveau que pour lui<sup>7</sup>.

C'est un beau renversement de dire que Colomb *a été découvert* par l'Amérique. Cela permet en effet d'énoncer que la découverte de l'Amérique, c'est l'Europe! Pour le dire autrement, l'Europe s'est découverte elle-même en découvrant l'Amérique comme son dehors, son extériorité, son Autre. Du même coup, l'Amérique aussi a

---

<sup>7</sup> Jean Morisset, *Les chiens s'entre-dévorent... Indiens, Blancs et Métis dans le Grand Nord canadien*, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Essai », 2009, p. 10.

découvert l'Europe qui se découvrait en la découvrant. Tout cela fut sans doute assez déroutant.

\*  
\*\*

La découverte de l'Amérique est un concept. Lorsqu'on mentionne ou qu'on fait usage de ce concept, ici, aujourd'hui, il me semble qu'on mobilise d'emblée sa dimension double, sinon multiple, de construction et de méprise historiques. Personne, à mon sens, ne croit purement et simplement que « Christophe Colomb a découvert l'Amérique en 1492 », bien qu'on enseigne encore parfois ce « fait » tel quel<sup>8</sup>. Souvent, aujourd'hui, on rappelle que Colomb lui-même croyait tout autre chose. Le concept de la découverte de l'Amérique est donc d'emblée plus compliqué, plus nouveau et emmêlé qu'il peut sembler l'être au premier abord. Toutefois, cette complexité est elle-même assez bien connue.

C'est cette situation particulière d'entremêlement de la simplicité et de la complexité que le médecin et écrivain Ringuet, par exemple, met en scène à la fin du premier chapitre de son essai sur Christophe Colomb et Améric Vespuce, *L'amiral et le facteur, ou comment l'Amérique ne fut pas découverte*. L'auteur de *Trente arpents*, qui allait être nommé ambassadeur du Canada au Portugal en 1956 et qui avait publié *Un monde était leur empire* sur les civilisations précolombiennes en 1943, décrit d'abord l'apparente injustice qui a fait que le continent « découvert » par Colomb fut rapidement et en encore désigné du prénom de Vespuce, qui vint pourtant après. Ringuet imagine alors ce petit dialogue :

Car, enfin, qui a découvert l'Amérique?

---

<sup>8</sup> L'année 1992 fut l'occasion de plusieurs publications sur le problème de l'« anniversaire » de la « découverte », dont un numéro spécial de la revue *L'Histoire* (n° 146, juillet/août 1991), par exemple. Je remercie Robert Hébert de m'avoir confié un exemplaire de ce numéro fascinant où s'entremêlent des travaux d'historiens sur des innovations techniques, des analyses littéraires qui déconstruisent des mythes coloniaux et des évaluations politiques des conséquences de l'événement en Europe et en Amérique.

– Vous pensez sans doute votre question fort claire et la réponse facile! Pas tant que cela, je vous l'assure. Et d'abord, qu'entendez-vous par « découvrir l'Amérique »?

– Pardon? Mais cela s'entend tout seul! *Quel fut le premier homme à mettre le pied en Amérique?*

– Voilà qui est mieux. Et la réponse ne fait point de doute. Le premier homme à mettre le pied sur le continent américain fut un sauvage mongoloïde qui, il y a quelque vingt-cinq mille ans, à travers le détroit que nous appelons de Behring...

– Voyons! Soyez sérieux, que diable! Vous savez fort bien ce que je veux dire. Quel fut le premier *Européen* à toucher l'Amérique? Là?<sup>9</sup>

Avant de poursuivre, notons la distinction qu'opère l'interlocuteur imaginé par Ringuet en passant de la première à la seconde formulation : il spécifie, c'est-à-dire qu'il sépare également, « le premier homme » du « premier *Européen* ». On se demandera d'emblée *pourquoi* cette spécification, cette séparation, surtout qu'elle semble pouvoir autoriser (et qu'elle a, historiquement, légitimé aux yeux de plusieurs) la (dé)considération des non-Européens comme non-hommes, non-humains, ou non-civilisés. La déshumanisation qui passe ainsi subrepticement par et dans le discours est un enjeu central de cette idée, la découverte de l'Amérique, et du sentiment qu'il faudrait aller jusqu'à la jeter aux oubliettes! Ce passage de la première à la deuxième formulation, décrit comme un passage du frivole au sérieux, suggère peut-être surtout un désir de parler de Soi, du Même, de ce qu'on connaît déjà – nulle découverte, donc.

Ringuet poursuit ainsi (je le cite longuement) :

– Cela, vous le savez aussi bien que moi. Le premier Européen à toucher l'Amérique fut, le fait est historiquement incontestable, Leif Eriksson. Cet Islandais, vers l'an mille...

– Je vous en prie! Ce qu'il faut, avec vous, mettre les points sur les « i »!

---

<sup>9</sup> Ringuet, *L'amiral et le facteur, ou comment l'Amérique ne fut pas découverte*, Montréal, Dussault, 1954, p. 12.

- Mais, je ne fais que répondre exactement à vos questions.
- Bon! Bon! Précisons, puisqu'il le faut encore : Quel fut le premier Européen qui, *parti d'Europe*, mit le pied sur la terre d'Amérique.
- Cela est plus difficile.
- Encore!
- Hélas, oui! Il est possible que le premier Européen etc... comme vous dites, ait été un pilote espagnol du nom d'Alonso Sanchez, natif de Huelva. En 1483. Il aurait même rapporté une carte dont Colomb se serait servi. Ou même un italien nommé Zeno qui aurait touché la Nouvelle-Écosse canadienne dont il aurait laissé une carte; et ce dès 1390!
- Vous plaisantez...
- Peut-être que oui.
- ...et c'est là une de ces légendes...
- Peut-être que non.
- Je ne vous en forcerai pas moins à confesser la vérité! Quel est, historiquement et sans conteste, l'homme européen qui, parti d'Europe, fut le premier à mettre le pied sur le continent américain? Là!... Colomb, évidemment!
- Hélas! Hélas!
- Vous n'allez tout de même pas prétendre...
- Eh oui! Colomb fut loin d'être « le premier à mettre le pied sur le *continent* américain ». En fait, c'est à peine s'il y débarqua; et ce ne fut qu'en 1502, quelque part du côté du Honduras. Jusque-là, il était passé d'île en île, sans jamais toucher lui-même la terre ferme, bien qu'il eût cru l'avoir trouvée en Cuba.
- Vraiment! Et qui alors, s'il vous plaît?
- Eh bien... Vespuce, si ses affirmations sont véridiques.
- Sinon...
- Cabot, puisque c'est le même 24 juin 1497, exactement, que ce dernier, parti de Bristol, touchait la côte canadienne. Encore que cela puisse avoir été, là aussi, une île : celle du Cap-Breton. Le plus probable, encore Vespuce.

- Enfin! trêve d'arguties. Dites-moi, pour en finir et pour l'amour du ciel, qui? *qui* a fait connaître à l'Europe le fait du Nouveau Continent? qui l'a affirmé? qui a révélé son existence?
- Enfin nous y voilà! Vous avez posé la question importante, capitale.
- Eh bien, allons! dites-le! Je vous attends.
- Très bien. Vous l'avez voulu. C'est... Améric Vespuce!
- Vespuce?
- Oui! Vespuce. C'est de lui que le monde apprenait la découverte d'une « Quatrième Partie » insoupçonnée de tous et dont le premier il avait suivi et relevé les côtes. Ce continent nouveau, c'était, notez-le bien, l'*Amérique du sud*, la seule connue à ce moment. Colomb lui laissa bien volontiers ce continent nouveau, puisqu'il affirmait, lui, et soutint jusqu'à sa mort être allé...
- En Amérique...
- Pas du tout! Aux Indes.
- Aux Indes occidentales, les Antilles.
- Mais non! « Aux Grandes Indes », « à quelques journées du Gange », près de la Chine et du Japon. Je le cite textuellement.
- Je n'en crois rien.
- Eh bien! lisez<sup>10</sup>...

Relire Ringuet aujourd'hui nous montre que la critique de l'usage simple, voire simpliste de l'expression « la découverte de l'Amérique » n'est pas nouvelle, y compris au Québec.

\*  
\*\*

De nos jours, comme Ringuet, quand il est question de la découverte de l'Amérique on se dit rapidement qu'on connaît d'abord – quoique le plus souvent très mal, je n'en doute pas – la longue habitation du territoire par les peuples autochtones. On se dit ensuite qu'on

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, pp. 12-15.

connaît certaines instances antérieures à Colomb de « premiers contacts » entre « Américains » et « Européens », ou entre peuples premiers et seconds : des vestiges d'habitations vikings à Terre-Neuve; des ruines basques le long du fleuve Saint-Laurent; des rumeurs de traces irlandaises en Nouvelle-Angleterre, etc. On se dit enfin qu'on connaît – quoiqu'également très mal, j'en suis convaincu, et pas nécessairement mieux que Ringuet, qui écrivait déjà sur la perpétuation contemporaine du colonialisme en 1943 – la situation des peuples autochtones dans le régime colonial qui demeure le nôtre. Par cette dernière phrase, j'entends notamment le sort qui a été fait à ces peuples en conformité avec des politiques gouvernementales qui ont mené, au Canada, à ce qu'on a récemment appelé un « génocide culturel » (une expression à lire de manière ouverte, en donnant toute l'ampleur possible au mot « culture »). J'entends aussi par là les situations de domination et d'exploitation qui caractérisent toujours la conjoncture actuelle.

Qu'est-ce qui relie la découverte de l'Amérique à la situation historique et contemporaine des peuples autochtones en régime colonial? Si on suit la lecture « nomotique » de Carl Schmitt, par exemple, il semble que nous devons considérer que c'est une pratique de *traduction* qui est ici en cause. Le « vide » qui précède la « découverte » serait d'abord et avant tout de nature *juridique* – une terre sans droit, sans loi, du moins du point de vue du langage européen du droit. Or, ce « vide » juridique a été *produit* comme tel, historiquement, par plusieurs discours juridiques et para-juridiques européens, c'est-à-dire par la construction et la répétition d'argumentaires sur ce qui compte comme un ordre juridique et politique digne de ce nom. Des argumentaires évolutionnistes énonçant l'infériorité objective de certaines formes d'organisation sociale et la supériorité objective d'autres formes, et tout particulièrement de l'État souverain – dont le développement historique comme forme politique en Europe fut concomitant à la colonisation des Amériques, d'emblée fantasmées comme « dehors absolue » ou « extériorité radicale » de « la civilisation même » – se sont implantés et persistent dans nos imaginaires politiques. Il est difficile d'envisager un usage du concept de la découverte de

l'Amérique qui ne reconduise pas ces argumentaires servant l'appropriation/désappropriation du territoire<sup>11</sup>.

\*  
\*\*

Dans le deuxième chapitre de son livre *Le nomos de la terre*, « La prise territoriale d'un Nouveau Monde », après s'être intéressé à l'histoire des débats théologiques et philosophiques européens pour déterminer si les Autochtones ont une âme ou non, c'est-à-dire s'ils sont humains ou non, Schmitt traite de l'occupation et de la découverte comme « titres juridiques de la prise de terres ». En d'autres termes, il discute des justifications juridiques européennes de la colonisation « légitime » des Amériques par l'Europe (la légitimité étant jugée par et pour l'Europe). Schmitt distingue alors deux « titres » mis de l'avant historiquement : l'occupation et la découverte. Dans les deux cas, il semble que les pratiques politiques contemporaines furent traduites par les juristes européens dans le langage archaïque du droit romain (en latin).

Sur le traitement par ces juristes de la « grande question » de l'Amérique dans ce « nouveau droit des gens interétatiques » qui se mettait en place à l'âge dit « des Grandes Découvertes », Schmitt écrit d'abord ceci :

Le point décisif est qu'ils ne la traitent plus du tout comme un problème commun à toute l'Europe, et ne visent jamais que la rivalité entre les divers preneurs de terres européens. C'est seulement ainsi, à savoir par leur intérêt pour une rivalité *intra-européenne* dans la prise territorial d'un sol non européen, que l'on peut s'expliquer qu'ils se servent du concept romaniste et civiliste d'*occupatio* comme du vrai titre

---

<sup>11</sup> Ma lecture de Schmitt se nourrit des travaux « nomotiques » de Dalie Giroux, notamment « Weimar et l'espace. Chemins vers une *nomotique* du monde contemporain », *Géographie et culture*, n° 63, 2007, et « Le corps et les signes. Sur la relation entre le langage européen et l'espace américain », *Cahiers de l'idiotie*, n° 1 (Le *nomos* de l'Amérique en question), 2008, pp. 121-147.

européen en méconnaissant complètement le véritable titre juridique européen, la découverte<sup>12</sup>.

Le titre d'*occupatio* est principalement invoqué dans des conflits entre puissances européennes en terre d'Amérique, sur le mode du « on y est, on y reste, trouvez-vous un autre endroit pour vous installer ». Le titre de la découverte, cependant, implique la légitimation de la prise de terres « générale » de l'Amérique par l'Europe. Or, ici la traduction du « fait politique » dans le langage juridique *ne prend pas* la forme d'un strict recours à l'ancien droit d'inspiration romaine, écrit en latin. Cette traduction prend plutôt la forme singulière de l'invention quasi-simultanée d'un langage traducteur, ou du moins, elle se fait dans une langue toute récente, celle de la science moderne, qui vient comme recouvrir et relayer le langage du droit public européen, d'abord et avant tout chrétien. À cet égard, il est remarquable que le terme de « découverte » ne soit pas en latin. Schmitt écrit ceci :

*Reperire, invenire, plus tard découvrir\** des mers, des îles et des terres fermes inconnues jusque-là – c'est-à-dire *inconnues de souverains chrétiens\*\** –, voilà le seul titre juridique véritable qui reste pour un droit des gens euro-centrique lorsque l'ordre spatial de la *Respublica Christiana* a été détruit et lorsque toute argumentation théologique est caduque. Encore faut-il, bien sûr, apprécier dans toute sa spécificité historique et morale ce nouveau concept de découverte désigné par de nouveaux termes techniques tels que *descobrimiento, découverte, discovery*. [...]

[L]a signification du titre juridique de la « découverte » tient à la position historiquement supérieure invoquée par le découvreur face au découvert, une position qui par rapport aux habitants de l'Amérique était différente de celle face aux peuples anciens non chrétiens – Arabes, Turcs ou Juifs –, qu'ils

<sup>12</sup> Carl Schmitt, *Le nomos de la Terre. Dans le droit des gens du Jus Publicum Europaeum*, trad. de l'allemand par Lilyane Deroche-Gurcel, révisé, présenté et annoté par Peter Haggenmacher, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 2012, p. 131.

\* En français dans le texte allemand.

\*\* Je souligne.

soient ou non considérés comme des *hostes perpetui*. Du point de vue du découvreur, la découverte en tant que telle n'est jamais légale. Ni Colomb ni aucun autre découvreur ne se sont jamais présentés avec un visa d'entrée des princes découverts. Les découvertes se font sans l'autorisation préalable du découvert. Leur titre juridique réside donc dans une légitimité supérieure. Ne peut découvrir que celui qui jouit intellectuellement et historiquement d'une supériorité suffisante pour appréhender ce qu'il découvre de son savoir et de sa conscience. On pourrait dire, en variant une formule hégélienne de Bruno Bauer : ne peut découvrir que celui qui connaît sa proie mieux qu'elle-même ne se connaît, et qui peut l'asservir grâce à cette supériorité de la culture et du savoir<sup>13</sup>.

En bon hégélien (en conscience cheminant vers le savoir absolu...), Schmitt termine en allant plus loin encore. Ses propos nous mettent alors soudainement face au discours (raciste-historiciste) qu'on tente assurément de conjurer lorsqu'on demande de renoncer à l'expression même, la découverte de l'Amérique (c'est d'ailleurs là un trope typiquement schmittien, à la fois politique et méthodologique : devant l'ennemi, tout s'éclaircit!). Pour Schmitt, en effet, la découverte de l'Amérique par des puissances européennes était

[...] ne performance du rationalisme occidental revenu à lui, l'œuvre d'une formation intellectuelle et scientifique telle qu'elle s'était constituée au Moyen Âge européen, et cela essentiellement à l'aide des systèmes conceptuels qui ont joint le savoir de l'Europe antique et du monde arabe à l'énergie du christianisme européen pour en faire une force maîtresse de l'histoire. Les réflexions et les calculs d'un Colomb comportaient encore bien des représentations inexacts et légendaires. Mais leur caractère foncièrement scientifique est indéniable. La conscience scientifique intense qui préside aux découvertes est attestée par les représentations cosmographiques qui apparaissent dans l'Europe entière avec une rapidité étonnante. Il est donc tout à fait erroné de dire que les Aztèques et les Incas auraient pu découvrir l'Europe

<sup>13</sup> *Ibid.*, pp. 132-133.



tout comme les Espagnols les ont découverts. Les Indiens ne disposaient pas de la force cognitive propre à la rationalité de l'Europe chrétienne, et ce n'est qu'une uchronie ridicule de s'imaginer qu'ils auraient peut-être pu faire des relevés cartographiques de l'Europe tout aussi bons que ceux faits par les Européens de l'Amérique. La supériorité intellectuelle était entièrement du côté européen, et forte à ce point que le Nouveau Monde put être simplement « pris », tandis que dans l'Ancien Monde d'Asie et de l'Afrique islamique ne s'est développé que le régime des capitulations et de l'extraterritorialité des Européens<sup>14</sup>.

Voilà sans doute l'un des meilleurs exemples qui soient de légitimation de la violence : c'était « simplement » une question de force, la prise était légitime parce que facile...

\*  
\*\*

Quand William S. Burroughs, dans sa *Thanksgiving Prayer* du 28 novembre 1986, parodie et renverse avec sarcasme une tradition à la fois étatsunienne et haudenosaunee en remerciant l'Amérique pour toutes ses violences, et qu'il mobilise pour ce faire le mot « *nigger* », les initiales du Ku Klux Klan, la théorie conspirationniste selon laquelle le SIDA a été créé en laboratoire par la CIA, et qu'il dit « merci pour un continent à piller pis à empoisonner./ Merci pour les Indiens qui fournissent un minimum de défi pis de danger », on (je) lui donne le bénéfice du doute. On se dit qu'il ironise comme sait le faire « l'avant-garde artistique », qui aurait malgré tout « le cœur à la bonne place », et ce, bien que l'enfer soit pavée de bonnes intentions. Burroughs est en vérité révolté par l'existence même de l'Amérique coloniale, c'est-à-dire par l'une de ses propres conditions d'existence. Il écrit pour révéler, pour dé-couvrir et exposer toute cette violence qui ne dit pas son nom. Mais les lignes de Burroughs ne trouveront peut-être grâce qu'aux yeux de gens comme moi, très peu familiers avec la politique autochtone contemporaine.

Lorsque Carl Schmitt utilise le terme « Indiens », on se dit (je me dis) d'abord qu'il propose lui aussi une lecture patiente et critique de la production historique de l'« indianité » ou de la « sauvagerie », une discussion déconstructrice, une mise en lumière de la violence historique jusque dans ses dimensions quotidiennes, comme le fait par exemple Jean Morisset depuis les années 1970. On se dit (je me dis) cela jusqu'à ce qu'on tombe sur le dernier passage cité, où Schmitt repose clairement une supériorité à la fois cognitive et technique de l'Europe sur les peuples premiers, et qui fait de cette supériorité (qualifiée d'objective) un titre légitime de la domination politique! Du même coup, Schmitt énonce que le droit ou la loi ne se fonde en définitive que sur la force. Ce discours très ancien trouve encore aujourd'hui beaucoup, beaucoup d'échos, on le sait, et il semblera même une évidence inattaquable pour plusieurs. En relations internationales, par exemple, on décrit depuis longtemps cet idéalisme comme le seul et unique « réalisme »... C'est peut-être de là qu'il faudrait repartir après avoir médité la découverte de l'Amérique.

Qui étudie la politique autochtone avec assiduité et côtoie quotidiennement des discours à la fois retors et aveuglants de clarté dans leur légitimation des violences, comme le discours de Schmitt ou certaines lois canadiennes, par exemple, se souciera probablement très peu des « intentions » ou « présomptions » critiques qui peuvent se cacher derrière tel ou tel usage « ironique » de l'expression historique « la découverte de l'Amérique ». Il y a là un risque véritable de passer à côté de la « découverte » de prédécesseurs ou de contemporains intéressants. Toutefois, il est probable que ce risque semble toujours incommensurable avec la certitude que l'expression elle-même participe très généralement, le plus fréquemment, dans l'immense majorité des cas, à reconduire et reproduire une légitimation de la domination politique et de l'exploitation économique. Une petite mise au point comme celle-ci suffira à orienter le lectorat intéressé vers Ringuet, Benjamin, Morisset ou d'autres. Un travail d'une tout autre ampleur est requis pour défaire le système que l'idée même d'une découverte de l'Amérique a participé à mettre en place et participe sans doute encore à maintenir.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 133.

## Bibliographie

- Benjamin, Walter, *Lumières pour enfants. Émissions pour la jeunesse*, texte établi par Rolf Tiedemann, trad. de l'allemand par Sylvie Muller, Paris, Christian Bourgois éditeur, coll. « Titres », 2011.
- Burroughs, William S., *Thanksgiving Prayer*, 1986, [en ligne](#).
- Derrida, Jacques, *Limited Inc.*, Paris, Galilée, 1990.
- Giroux, Dalie, « Weimar et l'espace. Chemins vers une *nomotique* du monde contemporain », *Géographie et culture*, n° 63, 2007.
- Giroux, Dalie, « Le corps et les signes. Sur la relation entre le langage européen et l'espace américain », *Cahiers de l'idiotie*, n° 1 (Le *nomos* de l'Amérique en question), 2008, pp. 121-147.
- Morisset, Jean, *Les chiens s'entre-dévorent... Indiens, Blancs et Métis dans le Grand Nord canadien*, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Essai », 2009.
- Newcomb, Steve, « Five Hundred Years of Injustice: The Legacy of Fifteenth Century Religious Prejudice », *Shaman's Drum*, automne 1992, pp. 18-21.
- Ringuet, *Un monde était leur empire*, Montréal, éditions Variétés, Dussault et Péladeau, 1943.
- Ringuet, *L'amiral et le facteur, ou comment l'Amérique ne fut pas découverte*, Montréal, Dussault, 1954.
- Schmitt, Carl, *Le nomos de la Terre. Dans le droit des gens du Jus Publicum Europaeum*, trad. de l'allemand par Lilyane Deroche-Gurcel, révisé, présenté et annoté par Peter Haggemacher, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2012.